

# E A L'ÉTRANGER

## PORTUGAL

## José Cardoso Pires

LE MONDE

29-3-69

### ou l'intemporel

« **A**UCUN écrivain n'aime compliquer quoi que ce soit, et encore moins le simplifier. L'exactitude du coup est dans cette rigueur », lit-on dans le dernier roman de José Cardoso Pires, *le Dauphin*, qui paraîtra bientôt chez Gallimard dans une traduction de Jacques Fressard, dont nous connaissons depuis déjà un peu plus d'un an sa brillante traduction de *l'Invité de Job* (1).

Fresque en prose, *le Dauphin* fit récemment couler une brise de fraîcheur dans la vie culturelle du Portugal. Une fresque qui vient, très sûre d'elle, confirmer l'existence réelle (et non plus passionnelle) d'une littérature portugaise digne de figurer parmi les meilleures de cette deuxième moitié du vingtième siècle.

*Le Dauphin* est aussi le roman du temps portugais présent, comme dirait son auteur. « Et ceci parce qu'il est un temps historique et même physique réellement singulier dans notre quotidien. » Ce « présent intemporel » commande à la fois le fond et la forme. Le temps y prend les mesures et les dimensions les plus disparates sans que le roman en souffre. Bien au contraire, il y gagne une vigueur toute neuve et une élégance de style qui n'est pas étrangère à la préoccupation majeure de J. Cardoso Pires : la recherche de la qualité par la pureté et la simplicité du langage.

Comme toute son œuvre, et notamment l'excellent essai intitulé *Cartilha do Marialva* (2), *le Dauphin* constitue un pas en avant sur le chemin déjà parcouru par Cardoso Pires dans la démystification du « machismo » ou « marialvisme » (donjuanisme), par la reproduction photographique parfaite du Marialva, ce coureur de jupons et de « boa pinga » typiquement portugais. Parallèlement, le monde et le temps portugais nous reviennent dans

toute leur intemporalité : « Lagune, refuge de l'abondance. Outre. Ile. Ile d'eau entourée de terre et de fusils de loi de tous côtés » : la Gafeira, village noirci par ces veuves-de-vivants émigrés en France, en Allemagne, au Canada. Villages où traîne le lézard, « cet être humble, portugais, qui habite les ruines de l'Histoire ; qui accomplit son existence entre cailloux et soleil, et se résigne (c'est épatant) (...) voué à l'isolement d'un souvenir d'Empire ; qui n'a pas de voix, ou l'a perdue, ou que l'on n'entend pas... ». Village hanté par les fantômes du seigneur de la lagune, l'homme à la Jaguar, l'ingénieur silviculteur Palma Bravo ; de sa femme, enterrée au fond de la lagune ; de son valet, métis du Cap-Vert, homme-et-chien-et-manchot ; de ses deux gardiens de privilèges, les deux bergers allemands. Village où arrivent par l'autocar quotidien, « fatigués et sans voix », des journaux sans soubresauts, « si bien lavés et essorés par la Censure qu'ils salissent les mains ». Village, enfin, où s'ennuient tous ceux que l'auteur traite de « méprisés du vingtième siècle ».

Livre percutant, *le Dauphin* trace la décadence d'un monde inactuel, l'agonie d'un âge de privilèges, la chute d'une classe sociale qui succombe faute d'imagination. Leur univers, bâti sur le vide, s'étiole et se désintègre dans le chaos, victime de l'autodestruction. « Mémoire descriptif, réveil d'un espace physique et sentimental déterminé », nous dit Cardoso Pires, *le Dauphin* surprendra plus d'un lecteur français non pas seulement par ses structures, mais aussi par la clarté de son style, la qualité de l'analyse et l'évidence presque mythologique de sa symbologie.

ALCIDES DE CAMPOS.

(1) Editions Gallimard.

(2) Marialva : le Don Juan portugais.